

idées simples, les récepts et les concepts, peut consister en gestes, grimaces, tons, en interjections inarticulées, en sons articulés, ou en combinaisons de sons articulés, de tons et de gestes. Le langage des gestes et des tons est celui des récepts. Il est développé chez les animaux et est la langue naturelle des enfants, des adultes mentalement défectueux et des sauvages. L'articulation est le langage secondaire des récepts et est le seul propre aux concepts. Les oiseaux parleurs et les mammifères emploient les sons articulés comme langage de récepts.

Les signes qui constituent le langage, gestes, tons ou sons articulés, acquièrent la profondeur de la signification à mesure qu'ils expriment des sensations, des perceptions, des idées simples, des récepts et des concepts. Suivant la gradation de Romanes, ils sont : d'abord indicatifs, quand ils expriment simplement un état mental, comme lorsque le perroquet baisse sa tête pour qu'on le gratte ou lorsque le chien guette un os ; les seconds, notatifs, lorsqu'ils marquent ou désignent, mais ne nomment pas d'un nom distinct des objets particuliers, des qualités ou des actions, comme, par exemple, lorsqu'un perroquet apprend à appeler Jack un certain chien, associant ainsi un signe verbal avec un objet, mais sans le nommer délibérément ; les troisièmes, connotatifs, lorsqu'ils sont étendus par association (mais encore sans appellation délibérée) à beaucoup d'objets de la même classe : quand le perroquet, dressé à appeler Jack un certain chien, en vient à appeler Jack n'importe quel chien ; quand l'enfant, instruit à dire : étoile, appelle étoile une bougie, une flamme de gaz, ou tout objet brillant ; les quatrièmes, dénominatifs, lorsque un signe connotatif est délibérément employé comme un nom, ce signe lui-même étant devenu un objet de contemplation ; les cinquièmes, prédicatifs, quand deux termes dénominatifs sont mis en opposition conceptuelle, avec l'intention parfaitement consciente de

noter quelque chose de l'un au moyen de l'autre. L'emploi prédicatif des signes articulés est la parole.

Par ces distinctions, on arrive à tracer avec quelque exactitude la limite entre l'homme et les animaux inférieurs. Les animaux emploient le geste, la grimace, le ton, l'interjection et, dans une faible mesure, l'articulation, indication et dénotation. Par occasion, les plus intelligents se servent des signes, vocaux ou autres, connotatifs. Ils n'emploient dénominativement aucun genre de signe, parce qu'ils n'ont pas acquis la faculté mentale de distinguer le signe de la chose signifiée. Donc, ils ne peuvent pas les employer comme des types muables ; ils ne peuvent pas les employer prédicativement. Ils peuvent se servir de la logique des récepts et non de celle des concepts. Ils ont le langage et non la parole.

Comment les signes des idées sont-ils devenus des objets de contemplation, des types muables, des noms, changeant ainsi la pensée réceptuelle en conceptuelle, le langage du ton et le geste en parole ? C'est la grande question dans le problème des origines des facultés humaines. La vraie réponse a été indiquée, selon moi, par le D^r Donovan, et moins sûrement par d'autres penseurs conduits à examiner l'association intime du discours et de l'idéation avec la musique chorale. « Je pense, dit le D^r Donovan, qu'on trouvera que l'origine du langage ne fut possible qu'avec l'aide du mécanisme psychologique qui appartient aux plaisirs musicaux. » Nous avons donné assez de preuves, dans le chapitre de « la population sociale », à l'appui de son assertion que l'esprit commun trouve sa première et plus rude expression dans l'imitation des jeux corporels, et que, dans les plus anciennes formes découvertes, cette rude expression était déjà devenue l'habitude sociale de la célébration des fêtes, les éléments constants de ce que sont les mouvements des jeux corporels dans l'imitation des actions, le battement rythmique,

quelque chose s'approchant du chant, et l'intérêt social. L'argument est donc bien fondé que dans l'exaltation mentale de telles occurrences, plutôt que dans des circonstances moins stimulantes, l'attention se fixera sur des sons vocaux employés comme signes, et la conclusion est admise que c'est sous le stimulant de l'excitation sociale que les signes furent d'abord mentalement séparés des choses signifiées et conventionnalisés en noms, en caractères mobiles du discours.

Du jour où l'espèce humaine a commencé à user du discours, si faiblement, si timidement que ce fût, elle a commencé à développer une nature humaine. Ce terme, « nature humaine », a été si longtemps associé à des vues économiques et à l'individualisation que sa signification s'est corrompue. La nature humaine n'est pas la nature *insociale*, égoïste. L'intérêt personnel n'est pas le trait humain distinctif. C'est un trait animal primordial que l'homme, un animal, après tout, possède encore et doit cultiver s'il veut vivre. La nature humaine est la nature éminemment sociale. Son premier facteur est une conscience d'espèce qui est plus profonde, plus compréhensive, plus discernante, plus variée que toute conscience d'espèce qui puisse se trouver parmi les animaux inférieurs. Son facteur secondaire est un volume différencié de désir, violent, expansif, modifiable à un degré inconnu à toute autre espèce. Le facteur secondaire dérive en partie du facteur primaire ; le développement du désir est en partie le résultat du développement de la conscience d'espèce. Un haut développement de ces deux facteurs a été rendu possible par le discours.

Le discours a développé la phase humaine de la conscience d'espèce à travers des réactions directes ou indirectes.

En tant que le discours était une conséquence de l'association, sa réaction directe a dû agir sur l'association. Rien n'a jamais délimité aussi nettement une espèce des

autres espèces que le discours n'a distingué l'homme primitif — lorsqu'il a commencé à parler — de ses rivaux dans la lutte pour la vie. Rien d'autre n'a été un terrain aussi évident d'antipathie et de sympathie. La réaction sur la conscience d'espèce doit nécessairement avoir été immédiate, directe, profonde.

Outre la réaction directe du discours sur la conscience d'espèce, il y eut une réaction indirecte, aussi positive dans son caractère et d'une plus longue portée dans ses conséquences. Ce fut le discernement plus subtil, la classification plus exacte de toutes actions, personnes et choses, qui devinrent possibles, lorsque l'usage, pour la dénomination, des signes vocaux convertit en logique des concepts celle des réceptes. Par cette conversion, la pensée conceptuelle et la conscience d'espèce, commencèrent à agir et à réagir sans cesse l'une sur l'autre.

La parole développa aussi le désir humain, des réactions tant directes qu'indirectes.

La réaction directe fut la constante stimulation de la curiosité. La grande différence entre le désir tel qu'il est chez les animaux et le désir tel qu'il existe chez l'homme, réside dans le prodigieux développement, dans le dernier des éléments du désir qui proviennent de ses activités intellectuelles. Les éléments primaires des désirs proviennent des mécanismes fondamentaux de la nutrition et de la reproduction. Ils sont les composantes de tous les désirs plus hauts, mais, d'eux-mêmes, ne peuvent se développer indéfiniment. Les éléments secondaires du désir naissent de l'activité des organes de perception et de pensée. Ils sont le schéma de l'excitation qui accompagne l'activité de l'appareil psychologique. Ces schémas admettent une infinie multiplication. Ils admettent les combinaisons entre eux dans d'infinies variétés de détail. C'est leur évolution qui constitue le développement progressif du désir. La curiosité est le développement final du désir intellectuel. C'est le désir intellectuel franchissant ses anciennes

limites, une passion de scruter des choses nouvelles, d'entrer dans des relations nouvelles. Il est donc évident que le désir se développe par l'évolution de la curiosité et le rapport direct des désirs à la parole est clair, car, au début, la parole a dû agir sur la curiosité de la race, comme elle agit, maintenant, sur la curiosité dans l'enfant. C'est lorsque l'enfant commence à appliquer des noms aux choses que sa curiosité devient insatiable. Dans l'effort pour découvrir si l'objet nouveau ressemble ou non à ce qu'il a déjà classé et nommé, il l'examine de toutes les façons par le toucher, le goût, l'ouïe, en l'élevant et en l'abaissant, en le jetant, en le pesant jusqu'à épuisement complet de ses facultés d'attention. De même dans l'excitation mentale d'employer cette nouvelle et merveilleuse faculté de la parole, l'homme primitif, nous pouvons en être sûr, voyait naître cet intérêt intense aux qualités, aux rapports des objets qu'il commençait à nommer, qui devait devenir, chez ses descendants, l'inépuisable soif du savoir. Lorsque Adam eut nommé les animaux, il était trop tard pour l'empêcher de cueillir les fruits de l'arbre de vie et de connaître le bien et le mal.

La réaction indirecte de la parole sur le désir eut lieu par sa tendance à mettre en lumière l'inégalité, d'une part, et, de l'autre, à développer la conscience d'espèce. Les inégalités fatales dans tout groupe d'animaux ou d'hommes, et dues aux différences d'hérédité, de nourriture, de milieu et d'opportunités étaient déjà devenues plus prononcées chez les plus hautes espèces sous-humaines qu'elles ne l'étaient chez les espèces inférieures, comme nous le voyons au rôle important des chefs dans les troupeaux de mammifères. Sur ces inégalités, la parole a dû agir irrésistiblement, pour élargir la distance entre l'intelligent et le sot et pour aiguïser, dans chaque esprit, la perception de cette différence. Celui qui possédait les facultés d'une conception claire, d'une parole intelligente devint l'objet de distinction le plus intéressant. En même temps, par ses

dons de pensée conceptuelle, il put faire de cette distinction un objet de pensée pour son propre esprit. Le désir de surpasser ses compagnons, né des siècles auparavant des luttes et des imitations des groupes animaux, renforcé par les rivalités dérivées de la sélection sexuelle, pouvait devenir maintenant un désir de distinction, clairement conçu. Chez ses compagnons cependant, la conscience d'espèce devenant profonde ne pouvait que fortifier la conviction que la distinction conquise par eux était accessible à tous. Le désir de rivaliser, créé par des habitudes d'imitation qui remontaient à un nombre infini de générations, devint ainsi, à la longue, dans leurs esprits, un désir consciemment conçu, aussi clair et aussi puissant que le désir qu'a l'homme exceptionnel d'exceller. Dès que furent nés ces deux désirs, celui d'exceller et celui de rivaliser, le progrès humain commença.

L'évolution de la nature humaine s'est enregistrée dans l'organisation physique de l'homme, d'abord dans son cerveau et dans son système nerveux, plus tard dans toute sa structure corporelle.

Dans les conceptions de l'évolution que la publication de *la Descendance de l'homme* a rendues courantes, le développement de l'homme a été dépeint comme débutant par une transformation physique, se continuant par un développement mental et moral, se complétant par une évolution des relations sociales. M. Fiske a converti ces conceptions en une théorie de toute venue, dans sa doctrine de la prolongation de l'enfance comme antécédent de l'organisation sociale. Il suggérait que la prolongation de l'enfance chez l'homme, en amenant la famille à rester unie pendant un temps relativement long, a préparé la voie à la croissance des sentiments sociaux et, par suite, à l'évolution sociale. Cette explication a été généralement acceptée.

Des faits et des arguments que j'ai présentés jusqu'ici,

il semble résulter que la théorie de M. Fiske doit être considérée comme renversant l'ordre probable des causes et effets. La vie sociale élargit et stimule la vie mentale, jusqu'à ce qu'elle ait créé la parole et la pensée conceptuelle. A l'aide du discours et de la pensée conceptuelle, l'association continua à développer l'activité mentale avec une rapidité toujours croissante, jusqu'à ce qu'elle devint l'activité suprême et l'intérêt dominant de l'homme. C'est le chemin qu'a suivi l'évolution du cerveau complexe et du système nerveux de l'homme. Un plus lent développement de l'individu et une enfance plus longue en résultèrent nécessairement. La prolongation de l'enfance a dû nécessairement amener de grands changements anatomiques et physiologiques. Une longue période de faiblesse, en retardant l'usage des bras et des jambes à la façon des ancêtres, a dû contribuer aux changements amenés par la position verticale et la spécialisation des membres antérieurs. Une période d'allaitement relativement longue, avec l'incapacité de se servir des aliments nécessitant la force des mâchoires, a dû grandement modifier l'angle facial et l'expression de la physionomie.

La réaction de l'activité mentale sur la structure corporelle n'a pas été identique chez tous les individus et dans tous les groupes. Elle a surtout différé suivant les endroits, selon les variations de climat et d'alimentation. C'est pourquoi la tendance constante à varier, qui avait déjà différencié le règne animal en genres et en espèces, continua à agir sur l'espèce humaine. Elle commença à diviser l'humanité en variétés ou races. L'association qui, par les croisements et les mélanges, avait été probablement un facteur de contrôle dans la différenciation des formes animales, fut sans conteste un facteur plus décisif encore dans la différenciation humaine, lorsque la pensée conceptuelle eut perfectionné la différence et les ressemblances et approfondi la conscience d'espèce.

Parmi des milliers de variations produites par l'action

combinée du croisement, de l'association, de l'activité mentale, la sélection naturelle eut bientôt choisi certaines caractéristiques qui devaient devenir des éléments permanents dans les races différenciées. Dans ces différences physiques stables sont : les cheveux frisés, à section elliptique, les cheveux droits à section circulaire ; les peaux blanches et noires, les crânes longs et larges ; les faces basses et larges, ou hautes et étroites ; les orbites larges ou étroites ; les nez minces ou camus ; les mâchoires rentrant ou proéminentes ; le bassin large ou étroit.

Nous savons que les grands types ethniques actuels, tels que le noir Africain, le jaune Asiatique et le blanc Européen, remontent à une antiquité extrême, mais il n'en est pas moins certain qu'avant qu'ils n'existassent, les différences physiques s'étaient combinées de toutes les façons possibles. La vérité de cette assertion devient évidente si l'on compare les particularités physiques des races et sous-races actuelles. Ainsi, par exemple, le nègre d'Afrique est dolichocéphale, prognate et très noir. Le Suédois est aussi dolichocéphale mais orthognate et très blanc. Le Mongol est brachycéphale, orthognate et jaune. Le Danois est brachycéphale, mais prognate et blanc.

Il a, cependant, pu arriver qu'à une période très primitive, plusieurs des différences physiques se soient combinées de façon permanente dans une race forte et persistante, que d'autres différences se soient unies dans une autre race, persistante aussi, mais diverse. Après que deux ou trois races de ce type ont évolué, des races dérivées ont pu naître de leur mélange.

L'idée en faveur aujourd'hui chez les anthropologues est que le nègre d'Afrique, le jaune d'Asie et le blanc Caucasien sont les figures originales dont sont dérivés les Tasmaniens, les Boshimans, les Papous, les Malais, les Peaux-Rouges, les Esquimaux, les Lapons et les Finnois. Elle a été énoncée, il y a dix ans, par le Pr. f. Flower et forme la base de la théorie du D^r Topinard, des trois es-

pèces humaines. Une légère modification à cette idée, qui fait de la race blanche un dérivé possible des nègres et des jaunes, est soutenue par de nombreux chercheurs et est ainsi exposée par Taylor : « Tous ces témoignages concordent pour montrer deux types extrêmes : l'Africain, à la longue tête, aux longs orbites, aux cheveux aplatis, et le Mongol, à la tête ronde, aux orbites ronds, aux cheveux circulaires. Le type Européen est intermédiaire, — la tête, l'orbite, les cheveux sont ovales ».

En tant que simple caractérisation des types les plus remarquables d'hommes existant aujourd'hui, l'assertion du chanoine Taylor est vraie et le plan tracé par Flower et Topinard est plus exact que les classifications prétentieuses qui multiplient les types primitifs. Mais, si l'on admet que les Africains et les Asiates sont des races originales, qui remontent à la première différenciation de l'espèce humaine ou même, simplement, que ce sont des races plus vieilles qu'aucune de celles qui existent, des difficultés s'élèvent aussitôt qu'un examen soigneux démontre insurmontables.

En premier lieu, une telle assertion rend nécessaire de caractériser les Mincopis des Iles Andaman, les négritos des Philippines, les Esquimaux du Nord, comme des races dérivées du croisement du jaune et du noir. Les Mincopis et les négritos sont noirs, aux cheveux laineux, mais brachycéphales et, relativement, orthognates. Les Esquimaux sont éminemment dolichocéphales comme le nègre, mais blancs, aux cheveux longs et, sous beaucoup d'aspects, voisins du type Mongolique. Probablement tous les anthropologues conviendraient avec Quatrefages que les Mincopis offrent un nombre remarquable de traits des races pures et accepteraient l'opinion de Taylor qu'« ils peuvent être le reste d'une souche humaine très ancienne, peut-être des meilleurs représentants du type nègre primitif, qui depuis s'est notablement altéré, en se répandant à travers le monde ».

En second lieu, l'hypothèse en question se détruit elle-même, parce qu'elle ne peut être vraie que si une race nègre et une race jaune, toutes deux primitives, avaient fait des migrations dans le territoire l'une de l'autre, qui eussent détruit la pureté de chacune. Je vais le prouver.

Une race migratrice est une race conquérante. Dans toutes les migrations, les mâles de la race conquérante se croisent avec les femelles de la race conquise, et non *vice versa*. Or, il semble qu'un des résultats bien établis des recherches anthropologiques est que, dans une race mêlée, les cheveux, les couleurs, les yeux de la race mère tendent à persister. Au cours de sa vaste enquête anthropologique sur les Indiens de l'Amérique du Nord, le Dr Berry a trouvé que les métis avaient presque toujours les yeux et les cheveux de leurs mères indiennes. D'un autre côté, l'observation des races mêlées à travers de nombreux siècles a montré que les caractéristiques mentales d'une race mixte proviennent en général de la race paternelle, ou conquérante. Il ne s'ensuit pas nécessairement que le type céphalique de la race paternelle soit transmis avec le type psychologique paternel ; mais, pourtant, l'association de la pensée avec la forme crânienne est assez étroite pour créer la probabilité que l'indice céphalique d'une race mixte est déterminé surtout par celui de la race paternelle et dominante. A l'appui de cette probabilité, vient le fait reconnu que lorsque les types brachycéphales et dolichocéphales se croisent, le résultat n'est généralement pas un type mésocéphale. En ceci, comme dans d'autres traits, les rejetons d'une race mixte obéissent à la tendance qu'a le premier démontrée M. Galton dans ses études sur l'hérédité, de remonter aux types ancestraux et de ne pas former de types composites.

En appliquant ces principes au problème de l'origine des Mincopis, à une extrémité du premier habitat humain, et des Esquimaux à l'autre extrémité, on obtient des résultats intéressants. Si les Mincopis et les négritos tiraient